Mémoires

(Anti) ufologiques

Marc Hallet

PAGE BLANCHE

Mémoires

(Anti) ufologiques

Marc Hallet

Liège - Belgique - mai 2019

La mise en page prévue pour une lecture agréable ne sera conservée que si le fichier PDF original est utilisé.

Liège - Belgique
- Edité par l’auteur -
Mai 2019

PREFACE

Rédiger des mémoire m’est longtemps apparu comme un acte d'une incroyable suffisance. Puis, peu à peu, je me suis rendu compte que de tels travaux pouvaient fournir des renseignements très intéressants sur le mode de vie ou les opinions qui prévalaient à une certaine époque où en certains milieux.

Ecrire ses mémoires non pour se glorifier personnellement mais pour faire partager à d'autres une expérience personnelle a donc fini par me paraître utile voire même, dans certains cas, indispensable. Combien d'énigmes historiques auraient été définitivement éclaircies si certains personnages nous avaient laissé un témoignage personnel sous forme de mémoires ?

J'ai aujourd'hui derrière moi une « carrière ufologique » non seulement longue mais assez particulière puisque je suis passé progressivement de la croyance la plus naïve au scepticisme le plus total. Beaucoup de mensonges ont été colportés à mon sujet pour tenter, précisément, d'expliquer cette évolution terriblement embarrassante pour ceux qui veulent « y croire ».

Il m'est donc apparu qu'il pourrait être utile d'écrire non pas mes mémoires, mais mes mémoires ufologiques, laissant ainsi de côté tout ce qui n'est pas utile à la compréhension de l'évolution de ma pensée dans ce domaine précis. Le lecteur se rendra néanmoins compte que mes idées par rapport à l'ufologie furent intrinsèquement liées à une démarche intellectuelle touchant des quantités d'autres sujets et domaines...

Liège, le 20 juin 2019

PRELUDE

Etre capable de lire fut la plus grande et la plus inestimable découverte que je fis ! Comme chez beaucoup d'enfants, le déclic vint brutalement et, dès ce jour, je me mis à dévorer toutes les bandes dessinées que mes grands frères avaient reçues et dont j'avais jusque-là parcouru les images en essayant tant bien que mal de comprendre le sens réel des histoires qu’elles racontaient. Immédiatement, je réalisai que la lecture me permettait désormais de découvrir des chose que, jusque-là, j'avais parfois mal interprétées ou ignorées. C'est peut-être pour cette raison que, lorsque j'eus épuisé le stock des bandes dessinées de mes frères, je me suis tourné vers des textes plus documentaires traitant des animaux, des explorations et de certains « héros » du passé. En grandissant, mon goût pour les ouvrages

documentaires me poussa toujours davantage vers des livres traitant de science ou de médecine. C'est pourquoi je me souviens très bien de l'air étonné de ce bibliothécaire qui voyait se présenter devant lui un gamin d'école primaire avec, sous le bras, des livres traitant, par exemple, du cancer…

C'est dans ma petite bibliothèque communale que j'ai sans doute trouvé le premier des livres qui m'ouvrit les portes sur l'étrange. Il s'agissait du grand classique de Bernard Heuvelmans, en deux tomes, intitulé *Sur la piste des bêtes ignorées.*

J'avais peut-être une petite douzaine d'années quand, dans le quotidien que me passait chaque jour mon grand-père, je lus qu'une « soucoupe volante » avait été observée. Le terme m'était certes déjà familier, mais je ne l'avais jusque-là associé qu'à un ou deux films de science-fiction que j'avais vus. Pour la première fois il m'apparut donc qu'un tel engin pouvait bel et bien exister. J'en restai médusé. La petite bibliothèque communale où je me rendais ne contenait pas un seul livre sur le sujet et je demandai donc à un de mes frères d'aller faire quelques recherches pour moi en ce sens dans une plus grande bibliothèque qu'il fréquentait à Liège, la ville importante la plus proche de notre domicile. Mon frère ne s'intéressait guère à la lecture et il se

contenta donc d'interroger le bibliothécaire qui lui remit *Les soucoupes volantes viennent d'un autre monde* de Jimmy Guieu.

Nous étions sans doute en 1964-65 et, d'un seul coup, un domaine nouveau des connaissances se révéla à moi : celui des extraterrestres qui nous rendaient visite. Je lus et relus plusieurs passages de ce livre dont, surtout, celui particulièrement fascinant consacré au premier contact supposé d'Adamski avec un Vénusien. Mais il y avait aussi dans l'ouvrage des photos dont je n'imaginais pas alors qu'elles pouvaient avoir été truquées par d'habiles farceurs. Quoi de plus convaincant en effet qu'une photo pour un jeune garçon de 12-13 ans en plein milieu des années soixante ?

Je demandai à mon frère de prolonger la durée du prêt de ce livre et d'aller demander au bibliothécaire si cet auteur ou d'autres n'avaient pas écrit davantage sur le même sujet. C'est ainsi que je découvris *Black out sur les soucoupes volantes* de Jimmy Guieu et *Le dossier des soucoupes volantes* de Donald Keyhoe. En lisant ces deux nouveaux livres, je pris conscience qu'il devait exister sur ce sujet toute une littérature dont je n'avais pas soupçonné l'existence jusque-là. Une fois encore je lus et relus certains passages de ces livres et fis prolonger la

durée de leur prêt.

Le moment arriva où je me rendis compte qu'il me faudrait hélas un jour me séparer de ces livres épuisés dans le commerce et dont le contenu me paraissait absolument indispensable à ma jeune culture. Comme à l'époque les photocopieuses n'existaient pas encore, du moins dans le domaine public, je m'attelai à taper sur une petite machine à écrire Remington des résumés de plusieurs cas jugés par moi suffisamment sérieux pour constituer des preuves de visites extraterrestres.

Ce fut là le début de ma documentation ufologique...

Tout jeune, j’avais reçu de mon père un petit microscope avec lequel j’avais fait de nombreuses observations d’animalcules vivant dans des eaux stagnantes. Mais c’est également vers mes douze ans que je découvris la chimie à travers un vieux livre que mon grand-père avait offert à un de mes frères. Ce dernier n'en avait fait aucun usage jusque-là. Les dessins que j'avais vus dans ce livre m'avaient fasciné et j'avais commencé à lire avidement tout cela sans y comprendre grand chose. Néanmoins, fidèle déjà à une méthode qui me réussit en bien des cas, je lus et relus divers passages jusqu'à être

capable de tisser des rapprochements entre eux et finir ainsi par comprendre l'ensemble. C'est ainsi que sans jamais avoir appris la chimie à l'école j'en connaissais alors déjà assez sur le sujet pour pouvoir commencer à monter un vrai petit laboratoire et y réaliser des expériences passionnantes. Une partie d'un garage inutilisé fut alors laissée à ma disposition pour ranger mon matériel et mes produits.

C'est lors d'une rentrée des classes vers mes 13-14 ans que je retrouvai Michel, un garçon de mon voisinage que j'avais connu brièvement à l'école primaire et que j'avais ensuite complètement perdu de vue. Nous devînmes rapidement d'excellents amis car lui et moi partagions un intérêt marqué pour les sciences. Davantage intéressé que moi par la biologie, Michel s'était fabriqué une sorte d'étuve au départ d'un aquarium chauffé. Là-dedans, il cultivait des moisissures et des bactéries diverses. En cas de besoin, nous commençâmes donc à nous prêter mutuellement du matériel scientifique.

Il ne s'écoula évidemment pas beaucoup de temps avant que je parle à Michel de ma passion pour les « soucoupes volantes » et que je lui montre les résumés que je continuais religieusement

d’accumuler au fil de mes lectures. Fort intrigué par tout cela, il en parla à son tour autour de lui et apprit d'un adulte qu'il existait un livre écrit par un certain Robert Charroux où il était question de mystères de ce genre. Michel ne mit pas longtemps à acheter ce livre, le lut et me le passa. Dès lors, nos discussions s’orientèrent toujours davantage sur les mystères du passé ou du présent.

Chacun de notre côté, nous cherchions des livres ou des articles traitant de mystères divers et nous nous les échangions. Répondant à un de nos souhaits, un de nos copains nous expliqua qu'il connaissait un photographe qui pourrait sans doute nous faire des reproductions de certaines photos que nous avions trouvées dans des livres. Quelle aubaine ! En effet, cela me permit bientôt d'étoffer mes résumés dactylographiés de reproductions photographiques.

Un jour, un de nos copains dénicha dans une bibliothèque la traduction française du premier livre d'Adamski. De mon côté, je m'inscrivis dans la grande bibliothèque où mon frère avait découvert les livres de Guieu et j'y trouvai très vite deux livres d'Aimé Michel. Fort heureusement, une grosse photocopieuse Rank Xerox venait d’y être mise à la disposition des visiteurs. C'était l’instrument rêvé

pour étoffer rapidement ma documentation.

Le livre écrit par Leslie et Adamski me révéla une chose importante : tant l'américain Donald Keyhoe que le français Aimé Michel avaient exagéré ou menti sciemment en rapportant de manière partiale le premier contact d'Adamski. Je me rendis compte ainsi que ces auteurs, auxquels j'avais aveuglément prêté foi jusque-là, n'étaient donc pas forcément crédibles ni même peut-être honnêtes et je compris la nécessité de recourir, le plus souvent possible, à des documents de première main pour me faire une opinion exacte.

Avec le recul, je trouve tout de même assez amusant que la lecture du premier livre d'Adamski fut à l’origine de mes premières incertitudes quant à la parfaite honnêteté intellectuelle des auteurs d’ouvrages ufologiques aussi réputés fussent-ils !

LES CHOSES SE METTENT EN PLACE

Le temps passa. Nous arrivâmes ainsi en mai 68 dont les événements exercèrent, avec d'autres choses, une grande influence sur ma façon de réfléchir et d'agir.

C'est à cette époque que mon ami Michel découvrit dans un hebdomadaire pour les jeunes les coordonnées d'un groupe ufologique belge : le BUFOI (Belgian UFO Informations). Michel prit aussitôt contact avec ces gens en leur adressant une lettre. La réponse, sympathique, ne tarda pas. Et Michel écrivit ainsi consécutivement trois ou quatre autres lettres qui reçurent chacune une réponse très cordiale.

Au vu de ces courriers, il nous apparut bientôt que ce groupement était dirigé par une dame, Mme

May Flitcroft, qui avait bien connu George Adamski et tentait de défendre la réalité de ses contacts. J'étais davantage intéressé que Michel par le cas Adamski parce que le premier livre de Jimmy Guieu que j’avais lu m'avait convaincu qu'il y avait là quelque chose qui pouvait être sérieux. D’autre part, les mensonges proférés à l’égard d’Adamski par Keyhoe, Michel et Frank Edwards m’invitaient à creuser davantage la question. Je savais qu'Adamski avait prétendu avoir eu d'autres contacts, mais je n'avais pu obtenir que très peu de renseignements précis à leur sujet. Si Mme Flitcroft avait bien connu cet homme, elle devait pouvoir me renseigner correctement pensais-je. Aussi décidai-je à mon tour de lui écrire . C'était en mars 1969 et j’avais alors un peu plus de 16 ans.

A compter de ce moment, les choses se précipitèrent. Grâce à Mme Flitcroft, je pus me procurer assez rapidement de nouvelles photos des soucoupes d'Adamski et de Cedric Allingham, la fameuse étude orthographique de Cramp et les signes prétendument découverts par Marcel Homet en pleine Amazonie. Autant de preuves apparentes en faveur d'Adamski. Mais la chose importante, pour moi, fut de pouvoir enfin lire le livre qu’Adamski avait offert au public dans la première moitié des années cinquante et dans lequel il avait raconté ses

autres contacts et ses voyages dans les vaisseaux extraterrestres.

En lisant cela, je fus stupéfait de constater que certaines des descriptions d'Adamski paraissaient coïncider parfaitement avec ce que les astronautes d'Apollo 8 avaient observé dans l'espace et autour de la Lune en décembre 68. Je signalai la chose à Mme Flitcroft qui me proposa aussitôt de rédiger un article à ce sujet pour son bulletin périodique.

Un article ! Jamais encore je n'avais envisagé d'écrire un ou des articles sur les soucoupes volantes ou quoi que ce fut. Certes j'étais réputé excellent élève en dissertation, mais... Je pris cependant la décision de m'y risquer et je rédigeai quelque chose qui ressemblait davantage à un tableau comparatif qu'à un véritable article. Ce texte fut publié quelques semaines plus tard et reçut un excellent accueil des lecteurs du BUFOI. Mme Flitcroft en fut ravie et nos liens se resserrèrent d'autant. Elle envisagea alors de me rencontrer et envoya en quelque sorte en éclaireur chez moi un de ses proches collaborateurs, le jeune Gérard Landercy qui venait d'achever ses études de traducteur-interprète et qui faisait alors son service militaire. Bien qu'âgé d'à peine quelques années de plus que moi, Gérard me donna l'impression d'être

un homme bien plus cultivé que moi dans le domaine ufologique. Il connaissait apparemment très bien le cas Adamski et avait évidemment lu bien plus que moi des textes ufologiques en provenance de l'Angleterre, des Etats-Unis ou de l'Australie. C'est lui qui, le premier, me parla de la vaste bibliothèque du BUFOI en découvrant la mienne qui était alors fort modeste. En revanche, il fut très surpris par les méthodes que j'avais déjà mises en place pour codifier mes livres et structurer toute ma documentation de manière thématique. Son rapport à mon sujet auprès de Mme Flitcroft ayant été élogieux, cette dernière débarqua bientôt chez moi avec son mari et son fils cadet.

J'ose dire que, pour moi, ce fut un véritable honneur que d'accueillir ces gens. Je leur montrai mes classeurs et leur expliquai mes méthodes de travail. Ils m'expliquèrent mieux leurs activités. De toute évidence, il s'agissait de gens simples et très cordiaux qui nourrissaient à mon égard une grande sympathie.

La rencontre inverse intervint rapidement. C'est ainsi qu'un jour je débarquai seul dans la grande ville d'Anvers où l'on parlait flamand, une langue qui restait pour moi presque totalement incompréhensible. Je pris le bus et arrivai bientôt

dans une banlieue où plus d'un diamantaire résidait. La villa habitée par May Flitcroft était spacieuse et entourée d'un vaste jardin. On m'y reçut à bras ouverts avec beaucoup de simplicité et je pus visiter la fameuse bibliothèque. J'en fus très impressionné même si j'eus quelques difficultés à y découvrir la moindre méthode de classement. A côté d'une multitude de livres en français, en anglais, en allemand et en flamand, il y avait là tout autant de revues ufologiques en provenance de quantités de pays. Et puis il y avait d'autres archives encore, propriété de Keith, le second mari de May, originaire d'Australie où il avait été jadis un de ceux qui avaient organisé le premier tour du monde d'Adamski. Keith s'était spécialisé dans les coupures de presse. Il en avait des centaines collées méticuleusement dans de grands albums. Certaines, jaunies, étaient pour moi d'un grand intérêt car elles concernaient des faits marquants de l'ufologie dans les années cinquante.

Cette première visite fut suivie de beaucoup d'autres, plus longues, qui durèrent parfois même trois ou quatre jours. Le premier travail qu'on accepta que je fasse là fut de remettre en ordre la fameuse bibliothèque. Je me souviens encore de l'inquiétude de May Flitcroft quand elle me découvrit un moment donné assis dans la grande

pièce avec tous les livres à terre autour de moi et toutes les revues posées en tas épars. Allais-je pouvoir remettre tout cela en place semblait-elle se demander avec inquiétude ? Or, je le fis bien mieux qu'auparavant puisque, cette fois, les livres furent rangés de manière thématique et les revues par titres et pays.

Dès ce jour, May Flitcroft reconnut mes capacités dans le domaine de l'ordre et de la méthode, choses qu'elle maîtrisait mal. Elle me confia dès lors toujours davantage de responsabilités au niveau de la rédaction de son bulletin.

ACTIVISTE CONVAINCU

Un jour, au cours d'une réunion collégiale de quelques membres influents du BUFOI, il fut décidé que je rédigerais seul un numéro spécial consacré aux énigmes du système solaire et des expériences spatiales. Cet énorme travail était déjà bien entamé au brouillon et je l'achevai en tapant moi-même tous les stencils sur ma petite machine à écrire Hermès. Le succès de ce numéro spécial dépassa les espérances de May qui se mit alors à rêver d'un numéro spécial que je pourrais consacrer à Adamski.

Entre-temps, j'avais poursuivi mes études. J'avais perdu Michel de vue et Gérard Landercy nous avait quittés pour s'envoler vers la SOBEPS qui venait d'être créée et cherchait à débaucher autant de collaborateurs que possible un peu partout.

Gérard rédigea alors un gros travail historique puis quitta la SOBEPS pour ne plus jamais s'occuper d'ovnis.

De mon côté, j'étais passionné par les mystères de l'astronomie et je dévorais alors des tas de livres consacrés à cette science. Etudiant à l'Ecole Normale en vue de devenir instituteur, j'avais cependant pu m'inscrire comme lecteur à la riche bibliothèque de l'Institut d'Astrophysique de Liège où je photocopiais des masses de documents paraissant alimenter mes idées sur les mystères de la Lune, des planètes, du Soleil et des comètes. Je passais là des heures entières à dépouiller systématiquement certaines collections sans dire exactement à personne ce que j'y cherchais. A l'époque, j'étais en effet persuadé que les astronomes étaient soit des aveugles, soit des bornés car je ne comprenais pas comment ils avaient pu passer à côté de tous ces mystères que je croyais découvrir dans les livres et revues entassés là. Fortement influencé par une conférence que Hans Petersen vint faire à Anvers et au cours de laquelle il projeta une cinquantaine de diapositives paraissant montrer des structures artificielles sur la Lune, je me lançai dans la même recherche que lui. En quelques mois, je reçus de la NASA un matériel formidable que j'exploitai dès lors un peu de la

même manière que Hans Petersen, c'est-à-dire en faisant quelques conférences sous les auspices de BUFOI.

C'est au cours de l'une d'elles, à Bruxelles, qu'un de mes auditeurs me fit remarquer qu'une de mes affirmations était fausse. Comme je n'ai jamais eu l'occasion de remercier cet inconnu, je le fais ici ! En effet, étant donné la direction de l'ombre que semblait projeter un « objet » mon contradicteur me fit remarquer qu'il ne pouvait en aucun cas s'agir de l'objet dont j'avais parlé en faisant miennes les conclusions proposées par Hans Petersen. Il me parut alors évident que j'avais été aveuglé moi-même par cette forme d'enthousiasme qui peut s'emparer des gens passionnés par un sujet. Aussi repris-je aussitôt toutes les diapositives de la série proposée par Hans Petersen pour les vérifier une à une au moyen d'un grand atlas NASA des photos prises par les Lunar Orbiter.

Beaucoup des prétendus mystères mis en évidence par les dias du major Petersen ne résistèrent pas à cette analyse critique. En effet, ses dias ne montraient que des portions d'images très mal contrastées, de telle sorte que des ombres ou de simples taches résultant d'un développement défectueux dans le Lunar Orbiter avaient l'air d'être

des structures artificielles de mystérieuse origine. Je me souvins alors que lors de l'aimable conversation que j'avais eue seul à seul avec lui, le major Petersen avait pris dans sa serviette un cliché stéréoscopique et me l'avait fait examiner avec un appareil adapté à ce genre d'observation. J'avais eu ainsi la formidable impression de pouvoir plonger en 3D dans un volcan lunaire ! En fin de discussion, Petersen m'avait également fait cadeau d'un beau cliché du cratère Copernic comportant, au dos, un cachet de la NASA. May Flitcroft m'avait expliqué que lorsque Hans Petersen avait reçu les clichés qu'il avait étudiés, ces derniers se trouvaient dans une lourde caisse qui n'avait pu être soulevée que par deux hommes. Ainsi donc, Petersen avait travaillé sur de l'excellent matériel et n'avait en aucun cas pu être la victime de quelqu'un qui lui aurait par exemple remis des reproductions de piètre qualité. Je finis donc par conclure provisoirement qu'il s'était abusé lui-même par enthousiasme et ignorance. En conséquence, il me parut nécessaire de rédiger sur cette affaire un rapport de mise en garde illustré qui fut aussitôt transmis à May Flitcroft, laquelle l'envoya sans attendre à Hans Petersen.

Dans l'esprit de May Flitcroft, il ne faisait aucun doute que Hans Petersen s'était fourvoyé ;

mais quand elle reçut la réponse de ce dernier, elle se trouva fort mal à l'aise vis-à-vis de moi. Cette réponse était en effet malhonnête et insultante : plutôt que d’avouer sa méprise, cet homme me conseilla rien moins que d'étudier plutôt la philosophie cosmique d'Adamski !

Par la suite, certains clichés de la « collection Petersen » réapparurent ici et là et plus particulièrement dans un livre célèbre signé par Fred Steckling et censé démontrer que la NASA avait trompé tout le monde. La vérité était pourtant à l’opposé : c’étaient ces ufologues qui tentaient de tromper les gens en proposant des clichés recadrés et contrastés de manière à paraître étranges.

J'étais tout sauf déçu par mes analyses critiques des clichés de Hans Petersen puisque, par la même occasion, j'avais pu rectifier certaines erreurs que j’avais commises. Cela me démontra qu’une réévaluation fondamentale de mes idées en astronomie s'imposait...

Je m’y attelai donc. Et c’est ainsi que, peu à peu, il m'apparut que j’avais été bien sot de me croire plus malin que les astronomes professionnels et autres chercheurs de la NASA. J'avais en effet cru voir des structures artificielles extraordinaires là où

il n’y avait que des reliefs naturels ordinaires, et j'avais cru découvrir des erreurs dans les théories des astronomes là où il n'y avait eu que de l’incompréhension —et pourquoi ne pas le dire— de l’incompétence de ma part. Les semaines et les mois qui suivirent furent dès lors délicieusement occupés en vérifications diverses au fil desquelles la simple réalité s’imposa progressivement à moi.

Mes lecteurs doivent savoir que lorsque la vérité s’impose en chassant certaines idées fausses, cela exerce sur moi un effet libératoire que bien peu d’esprits étroits peuvent comprendre. Et ceux qui ont prétendu que mes revirements en ufologie résultèrent de déceptions n’ont fait que démontrer qu’ils connaissent bien mal mon caractère et ma psychologie. Car, à dire vrai, rien ne peut m'être plus agréable, d’un point de vue intellectuel, que de me rendre compte que j’ai la capacité de me débarrasser d'une idée fausse lorsque je la reconnais désormais comme telle. En effet, je considère que rejeter une idée fausse permet de se rapprocher davantage de la compréhension des réalités.

UNE RENCONTRE ESSENTIELLE

J'étais encore étudiant quand je commençai à fréquenter les bouquinistes et plus particulièrement l'un d'eux qui devint, plus tard, un ami d'une rare qualité.

Ce bouquiniste me signala un jour une librairie qui venait de s'ouvrir et dont le propriétaire entendait se spécialiser dans le domaine de l'étrange. Je m'y précipitai.

L'homme me reçut, assis derrière un petit bureau. Il était sûr de lui-même, habillé de manière plutôt inclassable mais recherchée, portait les cheveux assez longs et ses doigts étaient chargés de bagues. Il émanait de cette personnalité forte quelque chose qui évoquait à la fois un artiste et un philosophe. En réalité, il s'agissait d'un dessinateur

publicitaire, auteur-compositeur à ses heures. Sans trop faire son âge, il devait cependant avoir 15 à 20 ans de plus que moi et s'intéressait en effet aux mystères les plus divers, mais en les survolant pour la plupart.

Nous discutâmes longuement ainsi deux ou trois fois, lui assis et moi debout devant lui. J'avais un peu l'impression de passer un examen, mais je voyais bien que l'homme était subjugué par l'étendue de mes connaissances dans certains domaines touchant l’étrange. Quant à moi, j'avais beaucoup de respect pour les siennes et surtout pour son expérience évidente de la vie. Un jour, il me reprit de volée et me dit assez vertement que je me faisais des idées fausses à propos de Jésus, celui-ci n'ayant probablement pas existé comme l'avaient démontré un bon nombre d'auteurs qui avaient étudié les origines historiques du christianisme. L'idée que le Christ fut un mythe m'apparut insensée au premier abord et je voulus savoir quelle sorte d’historiens pouvaient soutenir de pareilles sottises. Je me précipitai donc dès que possible à la bibliothèque et cherchai sans vraiment avoir de piste précise. Mon attention fut quand même attirée par un petit livre écrit par un prêtre —l'abbé Alfred Loisy— qui paraissait avoir des vues singulières sur le christianisme. Je lus ce livre très technique sans y

comprendre grand chose comme lorsque j'avais lu mon premier livre de chimie ou mon premier livre d'astronomie, mais j'en retins tout de même que le sacrement de l'eucharistie n'avait en aucun cas pu être créé par Jésus comme cela était affirmé par l'Eglise catholique. Piqué au vif, je notai les références citées dans ce livre et retournai à la bibliothèque emprunter ces ouvrages. Je ne les trouvai pas tous, mais je mis quand même la main sur quelques-uns d'entre eux dont un qui avait été écrit par Charles Guignebert. Cet ouvrage était bien plus complet et limpide que celui de l'abbé Loisy et il me fit prendre conscience que des pans entiers des Evangiles pouvaient être mis en doute. Je venais, une fois de plus, de tomber sur un sujet d'étude fascinant.

J'avertis le bouquiniste qui m'avait aiguillé vers le libraire à l'origine de ma découverte que des livres traitant de ce sujet m'intéresseraient désormais. Aussitôt il me reparla du libraire et me dit que lui aussi en cherchait. Puis il m'expliqua que lui-même, dans le cadre de son métier de bouquiniste, s'était intéressé à cette question et avait lu pas mal d'ouvrages qui lui avaient finalement inspiré les plus sérieux doutes à propos de la religion chrétienne...

J'achevai mes études et finis par trouver un emploi, ce qui me procura une plus grande aisance financière. Ainsi, je pus acheter plus rapidement chez des bouquinistes des livres épuisés que je n'aurais pu acheter auparavant. En quelques mois, grâce à quelques coups de chance, ma bibliothèque d'ouvrages consacrés aux origines du christianisme grossit d'importante manière. Fidèle à des méthodes éprouvées, je sélectionnais ici et là les passages importants et les classai selon les sujets abordés pour y voir plus clair en comparant les arguments des uns à ceux des autres. En même temps que je faisais cela, je découvrais à travers ces ouvrages ce qu'était la véritable méthode critique en histoire. Ainsi m'apparut-il désormais essentiel d'examiner chaque événement complexe en considérant ses phases diverses dans l'ordre chronologique où elles s'étaient déroulées.

J'étais plongé dans ces livres quand May Flitcroft se fit insistante auprès de moi pour que je réalise un numéro spécial de son bulletin qui serait consacré à George Adamski.

J'acceptai finalement ce travail, mais à une condition formelle : que je puisse avoir accès à l'ensemble des documents nécessaires et que May n'hésite pas à demander aux Etats-Unis tous ceux

qui me paraîtraient indispensables et qui nous manquaient encore. May fut elle-même enthousiaste à cette idée et nous décidâmes que je lui transmettrais périodiquement certaines demandes ou questions au fur et à mesure des nécessités.

Je me mis au travail. Ma première tâche fut de remettre à plat tout le cas Adamski en collationnant un maximum d'informations à son sujet et en étudiant ensuite les événements dans leur ordre chronologique. Articles de presse, photocopies de toutes sortes et notes manuscrites diverses furent alors placées dans de grandes enveloppes dont chacune portait en titre un événement précis ayant marqué la vie du contacté américain.

Assez rapidement, je demandai à May Flitcroft qu'elle insiste auprès d'Alice Wells pour obtenir des photographies des objets extraterrestres qu'Adamski avait prétendu posséder ou qu'il avait montrés rapidement à quelques rares personnes. Alice Wells s'esquiva, ce qui ennuya beaucoup May Flitcroft et m'étonna passablement.

En collationnant des documents sur un même sujet, j'en vins à constater qu'Adamski s'était parfois contredit. Un soir, je discutai avec May Flitcroft dans son living et lui signalai une contradiction touchant

différents récits que l'on possédait sur l'enfance d'Adamski. Elle reconnut la justesse de ma remarque et s'étonna de n'y avoir jamais pensé. Décontenancée, elle dit aussitôt qu'elle ne tarderait pas à en demander l'explication à Alice Wells. Mais Alice Wells réagit à sa demande comme à son habitude : en soufflant un nuage de fumée. Peu après, c'est dans le bureau du BUFOI que, face à Keith, je sortis trois photocopies de textes rédigés par Adamski. Je les lui fis lire dans le désordre et il les trouva conforme à l'évolution des idées du contacté. Puis je les remis dans l'ordre chronologique et, là, une discordance totale, inouïe, apparut. Keith regarda alors ces textes d'un air pensif, ne put en contester les dates et les écarta aussitôt en les posant assez loin de lui et en me disant, « oui, c'est très intéressant ». Et ce fut tout ! Ces deux exemples montrent assez quelles étaient les deux types psychologiques des deux dirigeants du BUFOI. On ne s'étonnera donc pas que j'eus bientôt quelques « problèmes » avec le second qui m’apparut finalement davantage borné que naïf.

Mes travaux sur Adamski continuèrent d’avancer et des erreurs ou des contradictions de toutes sortes dans les dires d’Adamski et ses disciples s’accumulèrent de jour en jour. May s'en étonnait beaucoup tandis que Keith faisait

l'autruche ou se bornait à tenter de me ramener sur les mêmes rails que lui en laissant de côté ce qui clochait. Pour Keith, le plus important c'était la Philosophie Cosmique enseignée par Adamski et non des « points de détail » touchant la vie du contacté.

Un jour, nous nous retrouvâmes tous les trois en compagnie du photographe qui faisait jadis mes reproductions. Cet homme, alors professeur de photographie, nous accueillit en tant qu'expert dans l'école où il enseignait. Le but, ce soir-là, était d'examiner les films d'Adamski et de Madeleine Rodeffer. May et Keith Flitcroft avaient amené avec eux leurs deux films : un 8 mm et un 16 mm reçus d'Adamski en personne qui les avait fait directement copier sur ses originaux par des laboratoires professionnels. L'expert, qui avait travaillé comme cameraman pour l'armée et qui connaissait de surcroît certaines des régions où les films avaient été tournés, me fournit ce soir-là de très précieuses indications en passant et repassant les films à plusieurs reprises. Son expérience était telle qu'au vu d'un défaut d'image il identifia la marque et le modèle de caméra dont s'était servit Adamski et m'en fit un croquis, ce qui me permit effectivement de retrouver plus tard une photo d'Adamski posant avec cette caméra dans les mains.

Un moment donné, l'expert me signala une séquence, cruciale selon lui, et me dit qu'il serait extrêmement intéressant d'en tirer un fort agrandissement. C'est à ce moment, en effet, que la soucoupe du film Rodeffer paraissait passer, dans le lointain, derrière un arbre et plus particulièrement derrière une de ses fines branches.

Lorsque nous nous quittâmes ce soir-là, May et Keith étaient enchantés. Ils n'avaient retenu des commentaires de l’expert que les points qui leur paraissaient positifs. Mis en confiance par cet homme, ils me confièrent alors, aux fins d’expertises ultérieures, leurs films dont ils ne s'étaient jamais séparés auparavant.

Pour ma part, j’étais moins enchanté. En effet, plusieurs choses qu'avait remarquées l'expert me laissaient dubitatif. Par exemple, un des films avait incontestablement été tourné à l'aide d'une caméra non pas tenue en main mais fixée sur un pied de qualité qui lui garantissait un mouvement admirablement « coulé ». Or, on imagine mal quelqu’un fixant sa caméra sur un lourd pied ciné au moment où surgit dans le ciel, pour une durée improbable, un engin mystérieux. Bien sûr, pour les Flitcroft, il suffisait pour expliquer la chose, d’admettre qu'Adamski avait été averti au préalable

que l'engin viendrait là. Pourquoi pas ? Mais le problème, c’est que dans ce cas précis Adamski n’avait rien prétendu de tel. Une autre chose étrange sur une autre séquence d’un film était la manière dont un engin se déplaçait très rapidement sans déplacer le moindre souffle de vent. Or, compte tenu du type d'objectif et de la taille des arbres, tous deux identifiés par l’expert, l'engin, s'il avait été authentique, aurait pourtant mesuré une centaine de mètres de diamètre. Un tel objet n’aurait pu se déplacer ainsi sans faire bouger les arbres. Pour les Flitcroft, bien sûr, rien n'était impossible à la technologie des Frères de l'espace et cette étrangeté ne pouvait que renforcer leur conviction dans l’authenticité du film. J’étais cependant moins convaincu qu’eux. Quant aux déformations de la soucoupe Rodeffer qui persuadaient les Flitcroft qu’un fort champs magnétique entourait l’engin, elles avaient fait sourire l'expert qui m'avait glissé quelques jours plus tard qu'un jour, si on en avait le temps lui et moi, il me montrerait comment faire de même avec un accessoire assez simple.

Rentré chez moi, je réalisai au plus vite des macrophotographies de diverses séquences de la pellicule du film 16 mm et j'attendis de pouvoir revoir l'expert pour réaliser avec lui, à son domicile, des agrandissements de quelques images du film

comme il me l'avait promis. Hélas, le soir du jour où nous nous étions donné rendez-vous, une tempête mit à mal les fenêtres de son labo privé et nous dûmes nous contenter de réaliser quelques reproductions imparfaites grâce au procédé Cibachrome.

Le temps passa. Je m'opposais de plus en plus souvent aux Flitcroft et plus particulièrement à Keith qui avait repris le contrôle du bulletin et détruit en peu de temps tout le capital de confiance que les lecteurs lui accordaient depuis que je m'en étais occupé de près. Au lieu de chercher à faire de la bonne information, Keith était en effet retombé dans ses vieux démons et voulait enseigner l'obscure Philosophie Cosmique d'Adamski qui barbait tous les lecteurs. Le nombre des abonnés fondit alors comme neige au soleil...

C'est à cette époque que le couple décida d'aller voir Alice Wells en Californie. Leur séjour là-bas dura une quinzaine de jour ou peut-être un peu plus. Leur retour fut orageux.

Je reçus en effet un télégramme m'invitant à leur téléphoner immédiatement. Au bout du fil, d'une voix assez cassante, May m'intima l'ordre de lui rendre ses films dans les plus brefs délais. Pour

le moins surpris, j’accélérai le processus d’analyse que m’avait conseillé mon ami expert. Quelques-unes des images du film sur lesquelles il avait attiré mon attention se retrouvèrent ainsi très vite sur la platine du microscope professionnel que je possédais depuis un certain nombre d'années. Il apparut alors, sans aucun doute possible, que la partie du film à laquelle appartenaient ces images résultait d’un trucage par superposition de deux séquences tournées successivement. Je remerciai par la pensée mon ami expert de m'avoir indiqué là où il fallait regarder, car d’un seul coup bien des choses qui m’intriguaient depuis quelque temps trouvèrent aussitôt leur explication...

Quelques jours plus tard, sur la Grand Place de Bruxelles où nous nous étions donné rendez-vous, je fus rejoint par les Flitcroft qui me trouvèrent là en train de filmer à l’aide de la plus grosse caméra Super8 que Canon commercialisait alors et que j’avais fixée sur un trépied. Cela ne manqua pas de les surprendre car ils ignoraient que je maîtrisais l’usage d’un pareil équipement. Notre rencontre fut glaciale. Keith divagua au sujet des mystères de Mars au départ d'une photo récemment publiée par la presse scientifique et à laquelle il n'avait rien compris. Je ne me privai pas de le lui faire remarquer de manière peu amène. Borné,

sectaire et incapable de se remettre en question, cet homme avait fini par m'exaspérer avec ses discours répétitifs sur la philosophie et la science extraterrestres. May, en bonne épouse, avait cependant fini par prendre son parti. Je comprenais ce choix, même si je pensais qu'il finirait par la rendre malheureuse parce qu'elle serait obligée de faire à son tour l'autruche. En les quittant ce jour-là et en leur rendant leurs films, je leur dis que j'en avais pris des copies et que je détenais désormais les preuves matérielles qu'ils étaient truqués.

May n'en crut pas ses oreilles. Un rien inquiète, car je jouissais sans doute auprès d'elle d'un assez fort capital de compétence, elle se reprit et me lança aussitôt que je n'avais pas le droit de faire ces copies. Je réitérai mon affirmation : « ces films sont truqués et j'en publierai un jour les preuves car tout le monde mérite d'être informé d'une pareille supercherie ». A ces mots, son visage se décomposa. Keith, quant à lui, resta enfermé dans ses rêveries et ne broncha pas davantage que lorsque je lui avais montré les contradictions écrites d'Adamski. Ayant ainsi clos notre rencontre, je me suis éloigné, non sans regretter de n'avoir pas pu les convaincre de remettre en question leurs belles croyances. J'ai toujours pensé qu'en m'intimant l'ordre de lui rendre ses films May avait cédé à une

pression psychologique exercée sur elle par Alice Wells qui devait savoir qu’ils étaient truqués et ne pouvait que redouter leur expertise.

En dépit des mots durs que nous échangeâmes lors de notre dernière rencontre, j'ai cependant toujours conservé pour May Flitcroft la plus grande estime.

Les années passèrent et le BUFOI ne cessa de décliner. May et Keith Flitcroft vendirent finalement la maison d’Anvers et partirent vivre en Australie. Keith y décéda bien des années plus tard. Et c'est après cela qu’ayant obtenu son adresse par Carol Honey avec qui j’avais noué alors une solide amitié que j'ai recontacté May en lui proposant un dialogue constructif. Elle préféra s'en dispenser. J'ai respecté son voeu.

NOUVEAU DEPART

Désormais libre de toute attache par rapport à un groupe ufologique, libéré également des tâches administratives, rédactionnelles ou représentatives que cela m'imposait parfois, je jurai de conserver à jamais cette liberté essentielle à mes yeux.

Je n’avais jusque-là entretenu une correspondance sporadique qu’avec des gens comme Marc Thirouin, Jimmy Guieu, Raymond Veillith, Robert Charroux et quelques ufologues francophones moins connus. C'est alors qu'un jeune historien devenu par choix personnel éditeur me contacta. Il s'appelait Michel Moutet.

Michel avait découvert mon existence grâce au fameux numéro spécial du BUFOI que j'avais entièrement réalisé. Il avait aimé le style et la

méthode. Et il me proposait d'écrire des articles dans la toute nouvelle revue ufologique qu'il se préparait à lancer.

Je sautai sur l'occasion et ressortis de mes cartons un article qu'avait refusé May Flitcroft sous prétexte qu'il déplairait à certains de ses lecteurs juifs. En fait, je pense bien qu'il avait été refusé parce que j'y démontrais que la vision d'Ezechiel n'avait rien à voir avec un vaisseau spatial comme l'avait soutenu Adamski dans son dernier livre. Michel accepta cet article mais rejeta sa première phrase dans laquelle je reconnaissais m'être longuement trompé au sujet de cette vision. Il me dit que cela ferait mauvais effet sur ses lecteurs. Je le compris mais regrettai néanmoins qu'un chercheur honnête ne puisse ainsi montrer qu'il était capable de changer librement d'opinion sur un sujet si les faits lui démontraient finalement qu’il s’était trompé.

Cet article sur Ezechiel qui fut publié en juin 1977 dans le premier numéro de la *Revue des Soucoupes Volantes* était une retombée directe de mes études relatives aux origines du christianisme. D'autres de mes articles, assez originaux par rapport aux ronrons des ufologues d'alors, furent publiés dans les quelques numéros suivants de la

même revue. En même temps, en France, quelques nouveaux chercheurs en ufologie commençaient à s'imposer. Mais celui qui défraya bientôt le plus fortement la chronique fut Michel Monnerie.

Il m'envoya son premier livre *Et si les ovnis n'existaient pas ?* avec une sympathique dédicace. Je lus cela plein d'espoirs car il me semblait, d'après le titre, que j'allais trouver là des vues extrêmement originales et pointues, capables d'alimenter mes propres réflexions sur le sujet. Non seulement j'avais achevé alors (provisoirement du moins) mon étude sur le cas Adamski, mais j'avais aussi entrepris une vérification intégrale de certaines de mes conceptions ufologiques.

Hélas, l'ouvrage me déçut terriblement. Il ne ressemblait en rien à une critique scientifique ou historique du genre de celle qui caractérisait désormais ma démarche. L'auteur exprimait ses doutes, relatait quelques-unes de ses contre-enquêtes, mais ce faisant il montrait simplement que bien des « cas » en apparence solides ne valaient rien. Il manquait une vue d'ensemble sur la question. J'écrivis à l'auteur en lui disant qu'il me faisait penser à ces « punaises de sacristies » qui, sur un coup de tête ou à cause d'un détail, devenaient brutalement des anti-calotins ou des

athées. J'avais connu de tels individus, incapables de vraiment argumenter le pourquoi de leur changement d'opinion. Du coup, Michel Monnerie et moi restâmes étrangers l’un par rapport à l’autre pendant un certain laps de temps.

Néanmoins, en 1979, quand *Le naufrage des extraterrestres* parut, je repris contact avec Monnerie pour lui dire tout le plaisir que j’avais pris à lire ce nouvel ouvrage. En effet, celui-ci contenait enfin l’appareil critique historique qui convenait à un travail de ce genre. De fil en aiguille, je finis par me rendre plusieurs fois chez lui, à Paris, et plus tard même dans sa seconde résidence. A chaque fois nous eûmes de longues conversations qui se terminèrent souvent tard dans la nuit. Et à chaque fois notre amitié ne fit que s’enrichir de ces contacts.

Après un certain temps pendant lequel sa revue agita pas mal le milieu ufologique francophone, Michel Moutet plongea dans d'âpres difficultés financières et dut renoncer à la plupart de ses projets. Le livre sur Adamski qu’il m’avait demandé de rédiger et mes traductions des deux premiers ouvrages du même contacté restèrent donc « en rade ».

C'est à cette époque que je me suis tourné

vers d'autres publications ufologiques dont les responsables me réclamaient des articles. Un temps j'ai travaillé autant que j'ai pu pour Yves Bosson et l'équipe qu'il avait formée autour de son bulletin *Ovni Présence*. Yves et moi nous nous rencontrâmes et nous sympathisâmes. Un peu plus tard je reçus la visite éclair de Thierry Pinvidic qui s'extasia devant ma bibliothèque. Puis j'eus la visite, assez courte mais qui m'apparût interminable, de Bruno Mancusi qui souriait tout le temps sans dire un mot. Il semblait ne désirer qu'une chose : amasser tout ce qui avait en commun à la fois l'ufologie et la Suisse. Etrange démarche au demeurant puisqu'elle m'apparaissait restreindre la compréhension d'un phénomène mondial à une sorte de collection géographiquement limitée.

C'est assez brutalement que mes excellentes relations avec Yves Bosson s'interrompirent. Sans doute Pinvidic n'y fut-il pas étranger. Qu'importe puisqu'aujourd'hui les choses semblent aplanies. De mon activité pour *Ovni Présence* j'ai surtout retenu cette anecdote ahurissante : en France, les ufologues d'alors pouvaient se croire bien informés en ignorant tout des livres de Klass. Je découvris cela un jour en lisant dans *Ovni Présence* un récit qui avait été démoli par Klass. Informé par mes soins, Yves Bosson me répondit qu'il allait s'empresser de

lire les livres de l'américain.

Je suis persuadé qu'aujourd'hui encore, parmi certains ufologues sincères, certains n'ont lu ni les livres de Klass, ni ceux de Menzel, ni même celui de Sagan et Page. Aucun de ces ouvrages n'a même jamais été traduit en français, pas plus que le rapport Condon dont le volume a découragé plus d'un de le lire avec attention.

La situation s'est-elle améliorée grâce à internet et à une plus large connaissance de la langue anglaise chez nos jeunes contemporains ? Je n'en suis pas du tout convaincu.

Mais n’allons pas trop vite...

UNE NOUVELLE ETAPE

En 1982, après bien des années, Michel Moutet réussit enfin à remettre en chantier le livre sur Adamski dont je lui avais confié le manuscrit. Entre-temps, bien entendu, mes recherches sur ce cas avaient beaucoup progressé. Mais Michel, qui avait déjà composé la première partie de l'ouvrage sur ses machines, ne voulut pas refaire ce travail et me conseilla donc de n'apporter des changements qu'au reste.

Il en résultat, en 1983, un ouvrage bancal contenant même des pages blanches prétendument réservées à des notes de lecture mais qui trahissaient en réalité des changements apportés au manuscrit originel.

Débutant dans le domaine de la critique

historique lorsque j'avais rédigé le manuscrit de l'ouvrage, j'avais commis une erreur fondamentale de méthodologie : j'avais en quelque sorte inversé le procédé logique en considérant que tout ce que je ne pourrais démontrer faux dans les allégations d'Adamski devrait donc être considéré comme véridique. Ainsi n'avais-je encore rejeté à ce moment-là que ce qu'Adamski avait dit et écrit postérieurement à la parution du livre qu'il avait co-écrit avec Desmond Leslie. Or, au moment où Michel Moutet fit paraître mon livre, je disais déjà à tout qui voulait l'entendre que ce qu'avait prétendu Adamski à propos de son premier contact —raconté dans le livre co-écrit avec Leslie— relevait de l'invention et du trucage délibéré. A juste titre, certains de mes lecteurs n'y comprirent plus rien et m'écrivirent afin de me demander des explications.

C'est pourquoi j'auto-éditai un petit fascicule explicatif assez maladroitement intitulé, *Les sectaires d'Adamski*, qui ne put évidemment atteindre qu'un nombre très limité d'investigateurs.

Fort de sa logique, Michel Moutet qui était devenu très vite un véritable ami me fit là, sans s'en être rendu compte, un tort considérable. Et peut-être l'incompréhension qui naquit alors sur mon attitude à l'égard du cas Adamski fut-elle en partie

à l'origine d'une légende que forgèrent Jean Sider et Frank Boitte selon laquelle j'avais retourné ma veste au sujet des ovnis simplement à cause de la déception que j'avais ressentie en découvrant que « mon cher Adamski » avait menti au moins sur certains points importants.

La vérité, on l'a vu, fut bien différente.

Richard Heiden, un ufologue Américain très intéressé par le cas Adamski à propos duquel il avait effectué certaines vérifications personnelles, commanda mon livre à Michel Moutet puis m'écrivit. L'enthousiasme de Richard augmenta encore dès qu'il fut informé que mes analyses du cas permettaient désormais de rejeter la totalité des affirmations d'Adamski. Après avoir échangé des courriers sur le sujet, nous commençâmes à échanger des livres...

Richard était un grand collectionneur de livres et revues ufologiques. Sa fréquentation assidue des bouquinistes lui permettait d'acquérir beaucoup d'ouvrages épuisés et il commença à m'envoyer périodiquement certains d'entre eux que j'avais pu lire jadis dans la bibliothèque du BUFOI mais dont je n'avais pas retiré autant de photocopies que j'aurais sans doute voulu.

Grâce à cet apport formidable d'ouvrages qui étaient alors hors de ma portée, je pus, en l'espace de quelques années, remettre complètement à plat l'ufologie comme j'avais précédemment remis à plat le cas Adamski.

Au fil de mes publications, il devint de plus en plus évident que mon scepticisme à l'égard de l'ufologie ne cessait de croître. En 1984, j'auto-éditai un ouvrage romancé intitulé *L'ufologie : domaine organisé de l'absurde* qui agita déjà pas mal certains ufologues et qui fut suivi d'une petite brochure intitulée *Choc en Retour*. En 1985, l'éditeur Favre publia également mon *Que penser des apparitions de la Vierge ?* dont le manuscrit avait été entièrement revu par Michel Monnerie, ce qui avait été indiqué dès les premières pages de l'ouvrage. Ceux des ufologues qui lurent ce livre ne purent s'y tromper : il y avait là, d'une manière claire mais détournée, une critique des procédés d'enquêtes propres à l'ufologie. Pourtant, aucune revue ufologique ne signala ni la chose ni même le livre. Le silence a toujours été ce qui se fait de mieux pour censurer la parole d'un esprit libre...

En décembre 1989, enfin, je jetai un pavé dans la marre en auto-éditant et en diffusant *Critique historique et scientifique du phénomène ovni*.

L’ouvrage s’ouvrait sur une lettre ouverte à Michel Monnerie et se terminait par une postface de ce dernier.

Pour la première fois vraiment, les lecteurs purent lire un historique bien détaillé de l’histoire de la croyance aux extraterrestres et aux ovnis doublé d’une foule d’exemples d’interprétations erronées possibles en matière d’observations insolites.

Un heureux hasard fit que mon imprimeur avait pour voisin un astrophysicien que j’avais déjà eu l’occasion de rencontrer auparavant à l’Institut d’Astrophysique de Liège dont je fréquentais alors assidûment les différentes bibliothèques. J’avais déjà pu éclairer ce chercheurs sur divers aspects de l’ufologie, ce qui lui avait permis de ne pas tomber dans certains pièges lors d’un débat public au cours duquel il avait été confronté à des membres actifs de la SOBEPS. Ayant découvert l’existence de mon ouvrage et l’ayant lu avec avidité, il me téléphona et m’invita à le rejoindre dès que possible à l’Institut.

Il me reçu là dans une salle où, jadis, avec quelques autres, il s’était entretenus avec son ami Donald Menzel. Il me présenta alors à un astronome travaillant également à l’Institut et me donna une

liste de chercheurs auxquels il me conseilla d'envoyer un exemplaire de mon étude. Celle-ci atteignit ainsi un lectorat de très haut niveau parmi lesquels je pourrais citer Jean-Claude Pecker, Evry Schatzman ou Sir Patrick Moore, lequel me conseilla même d'éditer ce travail en langue anglaise afin qu'il puisse éclairer beaucoup d'autres esprits.

Inutile d'insister sur le fait qu'après cela, pas mal de portes s'ouvrirent devant moi...

LA PRETENDUE VAGUE OVNI BELGE

Après la publication de *Critique historique et scientifique...* j'estimai qu'il était encore utile et nécessaire que je publie quelques petites études sur des points particuliers en rapport avec l'ufologie (comme par exemple l'influence que les bandes dessinées ou les films de science-fiction avaient exercée sur elle) ; mais j'entendais bien me retirer de ce milieu aussi vite que possible pour me consacrer désormais pleinement à d'autres études.

Or, à peine cet ouvrage commençait-il à être diffusé qu'éclata ce que l'on a généralement appelé la « vague ovni belge ».

Aussitôt que les médias s'emparèrent de la première observation importante de cette pseudo vague, je reçus plusieurs appels téléphoniques de

chercheurs scientifiques belges qui s’étonnaient de cet emballement et du peu de considération que les journalistes semblaient avoir pour leur opinion sur ce que les gens disaient déjà avoir vu ici et là. La SOBEPS leur paraissait en effet monopoliser ou même manipuler la presse écrite et parlée. Je me suis dès lors retrouvé à plusieurs reprises à l’Institut d’Astrophysique de Liège, à l’Observatoire Royal de Bruxelles ou même à mon domicile, discutant avec des astronomes, des astrophysiciens et même un neuropsychiatre des événements touchant la vague en question. Et je reçus ainsi diverses confidences qui n’atteignirent jamais le niveau des médias.

A mesure que cette affaire progressait, elle devint de plus en plus compliquée tant les éléments les plus divers s’y trouvaient amalgamés. Vint un moment où elle m’apparut extrêmement intéressante tant au point de vue des hallucinations et des erreurs d’interprétation que de la manipulation médiatique. Peu intéressé par les enquêtes de terrains, je laissais volontiers à d’autres le soin de réfuter diverses observations présentées au départ comme « bétonnées ». J’étais bien plus intéressé par la psychologie de ceux qui portaient cette affaire à bout de bras.

Quand la SOBEPS publia son premier « rapport », elle reçut un camouflet cinglant sous la forme d'un communiqué de presse signé par une série de scientifiques belges appartenant à la fois à l'Institut d'Astrophysique de Liège et à l'Observatoire royal d'Uccle (Bruxelles). C'étaient surtout les apparentes démonstrations du professeur Meessen qui y étaient mises en cause.

Au fil des semaines, la SOBEPS perdit peu à peu tout le maigre crédit que les scientifiques belges avaient pu lui accorder peut-être plus par simple curiosité intellectuelle qu'autre chose. Elle se retrouva donc progressivement isolée puis coupée du monde universitaire belge.

Un jour, je reçus un appel téléphonique inattendu. Jean-Luc Vertongen, qui avait longtemps dirigé la cellule des enquêteurs de la SOBEPS, était à l'autre bout du fil pour m'annoncer son retrait définitif de ce groupement ufologique. J'exagérerais en disant que j'en fut profondément surpris ! Quelques jours plus tard, il débarqua chez moi et m'annonça tout heureux qu'Auguste Meessen était sur le point de faire un rétropédalage formidable dans le second « rapport » que la SOBEPS allait bientôt publier. Cela concernait évidemment les fameux échos radars dont il avait affirmé d'abord

« je pense que la seule hypothèse raisonnable est celle d'Objets Volants Non Identifiés, dont les performances indiquent clairement une origine extraterrestre » puis, quelques lignes plus bas, en majuscules cette fois, « TOUTE AUTRE HYPOTHESE QUE CELLE DES OVNI EST EXCLUE A PRATIQUEMENT 100% » (page 394).

Jean-Luc se rendit compte alors que je n'étais nullement surpris par son annonce. En effet, j'avais été informé quelque temps auparavant des conclusions officielles en cette affaire, conclusions qui n'avaient pas été rendues publiques immédiatement pour laisser, semblait-il, le temps au professeur Meessen de se dépêtrer aussi honorablement que possible de cette affaire où, d'un strict point de vue scientifique, il s'était totalement fourvoyé. J'avoue m'être beaucoup amusé en lisant peu après ses explications emberlificotées dans le second « rapport » de la SOBEPS.

Jean-Luc Vertongen ne s'arrêta pas là. A quelque temps de là il revint me voir en exultant cette fois parce qu'il était retourné sur les lieux d'une observation enquêtée par Auguste Meessen et qu'il avait ainsi trouvé la preuve que le physicien s'y était complètement « planté ».

Cette rencontre, entre Jean-Luc et moi, fut suivie d'autres, à Bruxelles, au fil desquelles je me rendis compte du caractère complexe qui liait ce nouvel ami à ceux qu'il avait jadis fréquentés à la SOBEPS. C'était un mélange de liens affectifs relevant du copinage joyeux mais aussi, par rapport à certains, une forme d'agacement, voire de franc mépris. Je compris également que Jean-Luc ne croyait pas du tout aux extraterrestres mais qu'il soupçonnait l'existence d'une sorte de force maléfique se jouant de nous. Il fut pour la cause un temps enthousiaste après avoir rencontré Jean Sider.

Jean-Luc et moi aimions beaucoup plaisanter à propos de divers sujets touchant ou non l'ufologie et nous avions aussi en commun notre passion pour certains aspects de l'art. Mais il y avait une chose qu'il ne supportait pas : ma mise en cause des enquêtes effectuées sur terrain par des ufologues. Jean-Luc estimait en effet qu'il ne fallait aucune connaissances en matière de psychologie ou de criminalistique pour effectuer de bonnes enquêtes et je soutenais bien entendu le contraire en lui reprochant de n'avoir jamais lu le moindre livre traitant des techniques d'enquêtes criminelles.

Le moment vint où je proposai que nos

rencontres fussent élargies à quelques autres personnes. Elles eurent lieu à Bruxelles et furent d'abord très instructives. Puis nous constatâmes que Jean-Luc croyait profondément et sincèrement à des choses qui étaient tout bonnement insoutenables. J'ai encore en mémoire les rires qu'il produisit chez nous quand il nous montra une photo d'un fantôme à l'évidence truquée et qu'il semblait prendre très au sérieux.

C'est avec consternation que je le vis alors progressivement radicaliser ses propos, au point d'en devenir désagréable comme le fut d'ailleurs dans son ensemble notre dernière rencontre. J'ignorais alors totalement qu'il était atteint d'un mal qui allait l'emporter rapidement et qui fut sans doute pour une bonne part à l'origine de son changement d'attitude et de ses propos de moins en moins logiques et sereins.

Mais revenons à la vague ovni belge.

Il y aurait en vérité mille et une choses à en dire et comme j'en ai dit déjà beaucoup en d'autres endroits je pense donc pouvoir me limiter ici à quelques commentaires généraux...

Compte tenu du recul que j'ai pu acquérir sur

le sujet et des rencontres que je fis par la suite avec certains anciens membres de la SOBEPS, il me semble pouvoir dire en conclusion que cette prétendue vague ovni n'a eu pour réelle origine que l'enthousiasme de certaines personnes.

Tout commença par cet emballement médiatique causé par le fait que les premiers témoins avaient été des policiers. « Cette fois, c'est du solide » conclurent plus d'un. Il y eut ensuite l'enthousiasme des principaux membres de la SOBEPS eux-mêmes, enthousiasme qui les convainquit sans peine qu'il se passait « quelque chose » se situant hors du commun. Ce fut si aisément admis au sein même de la SOBEPS qu'à ce moment-là, précisément, ce groupement ufologique, en pleine crise, songeait sérieusement à mettre la clef sous la porte. L'observation des deux policiers fut donc comme l'allumette miraculeusement apparue sous quelques vieux journaux destinés à allumer un feu de brindilles. Ensuite, l'arrivée sur les lieux d'un professeur d'université qui se mit à interroger dans leur langue maternelle et sur un ton passionné des tas de gens que leur langue même isolait habituellement du reste du pays fit que tous ces gens affirmèrent bien entendu avoir vu « des choses ». Mais qui ne dirait pas avoir vu des choses mystérieuses pour peu qu'on sache solliciter dans

son esprit l'attrait du mystérieux et une certaine complicité culturelle ? Ces témoignages supplémentaires déclenchèrent aussitôt un flot de nouvelles observations diffusées sans vérification aucune par les medias. L'enthousiasme du fondateur de la SOBEPS fit presque tout le reste. S'il l'avait pu, Lucien Clerebaut se serait fait greffer une paire de bras supplémentaire pour alerter des journalistes, répondre au téléphone, organiser des réunions et des conférences de presse. Il était sans aucun doute habité par « la foi du charbonnier ».

Surpris, dans un premier temps, par cette agitation alors que les nombreux membres des groupements astronomiques de la région, présents sur le terrain, ne voyaient rien de particulier dans le ciel, quelques dizaines de scientifiques belges répondirent aux appels de la SOBEPS et se rendirent dans ses locaux. Mais, très vite, ces scientifiques constatèrent que derrière tout ce tapage il n'y avait guère qu'une émotion populaire et point d'études ayant valeur scientifique.

La publication du premier « rapport » de la SOBEPS engendra, à ce point de vue, un tournant décisif. Mis enfin en présence du « dossier factuel et théorique» des événements, les scientifiques conclurent qu'il était vide et contradictoire. D'où un

premier communiqué à la presse signé par dix d'entre eux appartenant à plusieurs institutions universitaires du pays. Comme du côté de la SOBEPS quelques-uns tentèrent d'expliquer le désaveu des scientifiques par la mauvaise foi, les rapports entre la SOBEPS et les chercheurs universitaires s'envenimèrent.

La publication du second « rapport » de la SOBEPS fut concomitante à un drame humain qui secoua la Belgique. Le rétro-pédalage du professeur Meessen passa ainsi relativement inaperçu du grand public. Mais même s'ils n'en parlèrent pas beaucoup, les journalistes de la grande presse n'en jugèrent pas moins très défavorablement la nouvelle publication de la SOBEPS dont le contenu fut une fois encore dénoncé comme peu scientifique dans un nouveau communiqué de presse signé par des chercheurs universitaires.

Progressivement, donc, l'enthousiasme des uns et des autres fondit comme neige au soleil. Arriva le moment où le fondateur de la SOBEPS saborda sa création pour laisser la place à un plus modeste groupement —le COBEPS— où l'on tente, encore aujourd'hui, tant bien que mal, de démêler le vrai, le faux, le vraisemblable et le possible dans tous les « cas » qui furent collectés pendant

plusieurs années par des enquêteurs généralement maladroits.

Les gens qui animent aujourd'hui le COBEPS avaient commencé par s'enfermer de bonne foi dans une histoire abracadabrante dont ils ne purent se détacher, bien plus tard, qu'avec certaines difficultés. A dire vrai, ils avaient d'abord un peu tout mélangé, comme cela arrive dans pas mal de groupements idéalistes. Ils avaient en effet fait passer leur désir de convaincre avant la nécessité de conserver cette rigueur scientifique qui seule sied aux études des prétendus mystères. Et toujours pour mieux convaincre et parce qu'ils étaient persuadés d'avoir raison, ils avaient parfois dissimulé des choses auxquelles ils ne pouvaient croire eux-mêmes et qui, à leurs yeux, « polluaient » certains témoignages qu'ils croyaient crédibles. Ainsi, c'est en croyant bien faire qu'ils en arrivèrent à présenter un dossier qui ne reflétait qu'une partie des choses qui avaient été signalées dans le ciel et qu'ils transformèrent ce qu'on nommait jadis une « hystérie de masse » en un phénomène témoignant en apparence d'une haute technologie *alien*.

Aujourd'hui encore les membres du COBEPS veulent croire que quelques « pépites » se cachent probablement dans le fatras d'enquêtes dont ils ont

en quelque sorte hérité. Et c'est là-dedans qu'ils fouillent obstinément. Ils ont, me semble-t-il, perdu cette fougue qui les anima un temps et ils ont eu l'intelligence d'écarter d'eux certaines personnes qui ne pouvaient que nuire à une réflexion sereine. Du coup, ils y ont gagné en crédibilité et en respectabilité.

Il faut dire aussi qu'entre-temps le responsable de la photo de Petit-Rechain est passé aux aveux et a expliqué que l'engin visible sur sa photo mondialement célèbre n'était qu'un bout de polystyrène expansé. Cela sonna le glas des belles théories du professeur Meessen sur la propulsion de cet engin supposé, des belles analyses numériques du professeur Marion et des conclusions du travail effectués à l'Ecole Royale Militaire non par un professeur en titre comme l'ont cru bien des gens, mais par un élève conseillé par le professeur Meessen en personne. Presque personne n'a lu ce mémoire de fin d'études dont on parla tant à une certaine époque et c'est tant mieux pour son véritable auteur ou pour la renommée de l'E.R.M...

Très tôt, plusieurs scientifiques belges avaient conclu que cette vague était de nature sociopsychologique et, de toute évidence, ils avaient eu raison.

LES NOUVEAUX UFOLOGUES

A l'époque où Michel Monnerie publia son premier livre, il était beaucoup question des « nouveaux ufologues », à savoir la vague montante d'une nouvelle génération d'ufologues.

Certains de ces « nouveaux ufologues » avaient des idées intéressantes. D'autres étaient plus « fantaisistes ». Quelques-uns comprenaient déjà que derrière les ovnis se cachait plus que probablement un phénomène sociopsychologique encore mal cerné. D'autres tentaient encore et toujours de cerner de nouvelles corrélations. C'est ainsi que le fiasco passé de l'orthothénie n'avait pas découragé quelques-uns de chercher toutes sortes de figures géométriques dessinées par les ovnis sur la ou les cartes(s) du monde. Mais l'isocélie ou les « harmoniques » ne furent que temporaires.

Dans tout le magma de textes et de « recherches » que les nouveaux ufologues livrèrent au public se détacha finalement un ouvrage dont quelques-uns perçurent très vite l'importance. Il s'agissait du livre de Bertrand Meheust intitulé *Science-fiction et soucoupes volantes.*

Des gens qui, comme moi, ne s'étaient jamais vraiment intéressés à la science-fiction découvrirent là plusieurs exemples évidents que des faits ou des phénomènes réputés avoir un caractère typiquement ufologique avaient pourtant été décrits minutieusement par des auteurs de romans ou même de bandes dessinées bien avant la célèbre affaire Kenneth Arnold qui lança le mythe des soucoupes volantes en 1947. Pour tous, ce fut un choc d'apprendre cela ! En effet, nombreux étaient les ufologues qui soutenaient que le caractère novateur de certaines descriptions faites par des témoins était la plus évidente preuve que les ovnis appartenaient à une technologie « alien ». Or, on découvrait là que jamais rien de novateur n'était apparu dans un témoignage d'ovni. C'était une chose incompréhensible si, réellement, des humains avaient été confrontés à une technologie *alien* les dépassant de plusieurs siècles ou millénaires.

Je fus de ceux qui décidèrent d'explorer cette

piste qui paraissait fondamentale. Pendant quelques mois, je me suis donc plongé autant que possible dans la littérature de science-fiction. Ce n'était pas chose aisée pour moi qui n'avait jamais été intéressé par elle. Je commençai donc par consulter la formidable encyclopédie de Pierre Versin, puis je me mis à parcourir chez les bouquinistes des rayons que je n'avais jusque-là jamais explorés. Et mes trouvailles s'accumulèrent... Outre d'autres encyclopédies de science-fiction (moins étoffées que celle de Versin mais parfois plus intéressantes sur certains points ou types de récits), je finis par trouver des quantités de publications dans lesquelles, effectivement, des phénomènes ou des objets avaient été décrits bien avant qu'ils ne le soient dans la littérature ufologique. Dans certains cas, même, il m'apparut que les récits étaient si proches les uns des autres qu'il ne pouvait s'agir que de décalques frauduleux, le récits ufologique ayant plus que probablement été forgé de toutes pièces au départ d'un récits oublié de science-fiction.

J'avais déjà effectué pas mal de rapprochements de ce genre quand je rédigeai mon *Critique historique et scientifique...*, mais je décidai par la suite de poursuivre plus avant ces recherches en me focalisant désormais davantage sur les

anciennes bandes dessinées et sur les films de science-fiction. Et, là encore, les découvertes de « coïncidences » furent multiples. Je finis par diffuser mes trouvailles sous forme de brochures à faible tirage en laissant à chacun le soin d'y puiser des constats pour le moins accablants quant à l'authenticité des récits ufologiques.

Le plus amusant de cette histoire est sans doute que Bertrand Meheust ne parut jamais comprendre exactement les implications de ce que son ami Versin avait tenté de lui expliquer quant à l'influence réelle de la science-fiction sur la naissance et l'évolution de l'ufologie. Dès les années '50, l'astrophysicien Donald Menzel —qui était un passionné de science-fiction— ne s'y était pas trompé, lui !

Un autre sujet me captivait depuis longtemps : les météores. Trop souvent j'avais rencontré sous la plume d'ufologues divers l'affirmation selon laquelle les météores chutaient toujours, rapidement et en ligne droite. Or, cette « évidence » souventefois martelée relevait tout simplement de l'ignorance. Voilà pourquoi je me mis à rassembler une documentation très volumineuse sur le sujet afin de démontrer que nombre d'ovnis pouvaient s'expliquer par des météores qui avaient échappé

aux règles dogmatiques de déplacement que les ufologues voulaient en quelque sorte leur imposer.

Je fis le même travail au sujet des aurores boréales pour montrer que certains ovnis du passé n’avaient jamais été que des récits d’observations d’aurores polaires dont certains ufologues s’étaient emparés sans en comprendre le sens véritable.

Au fil de ces nouvelles publications, je pus démontrer que certains ovnis du passé relevaient généralement d’une évidente ignorance des auteurs-ufologues voire même dans certains cas d’une certaine mauvaise-foi engendrée chez eux, une fois encore, par l’enthousiasme et le désir de prouver l’improbable.

Vint le moment où j’estimai enfin pouvoir m’éloigner définitivement du milieu ufologique. Je le fis lentement, sur la pointe des pieds, en publiant encore un petit ouvrage électronique intitulé *Les arcanes de l’ufologie*. Je n’ignorais pas que ce CD-Rom serait vite copié et diffusé par toutes sortes de gens ; mais j’en étais peu soucieux puisque, déjà, j’avais décidé de m’engager sur le terrain d’une diffusion gratuite et aussi large que possible de mes études. Cela allait désormais passer par des publications strictement électroniques...

ADAMSKI

Longtemps j'avais songé confier certaines de mes archives ufologiques à une bibliothèque universitaire. Mais il m'apparut finalement que le manque de subsides dont celles-ci souffraient ne pouvait que pousser leurs responsables à les vider progressivement de leurs précieux contenus. Ainsi ai-je appris ou même constaté qu'en France et en Belgique, bien des ouvrages savants furent livrés à la décharge ou revendus à bas prix à des bouquinistes.

En France, sous l'impulsion de quelques ufologues sceptiques dont Jacques Scornaux, naquit le SCEAU —un terme en rapport avec les activités professionnelles passées de Michel Monnerie— à savoir un système de gestion de dépôts d'ouvrages et d'archives dans diverses bibliothèques publiques.

L'idée n'est pas mauvaise, mais le système a pour principal défaut à mes yeux de ne pas être fondé sur une forme de centralisation, ce qui rend la consultation de ces archives malaisée. C'est pourquoi j'ai fini par me tourner vers l'AFU, en Suède, qui a entrepris un travail d'archivage tout-à-fait gigantesque. Dans un premier temps, toutes mes archives sur la vague ovni belge y furent déposées, bientôt suivies par la plus grosse partie de celles concernant Adamski. D'autres de mes archives personnelles suivront sans doute.

Sur Adamski, j'avais rédigé non seulement un livre édité par Michel Moutet, mais également plusieurs monographies successives chaque fois auto-éditées à un petit nombre d'exemplaires. Avant d'en terminer avec l'ufologie, je rêvais donc d'écrire au sujet d'Adamski un ouvrage synthétique définitif qui aurait pu être largement diffusé.

C'est finalement aux éditions parisiennes de l'Oeil du Sphinx que cet ouvrage parut en 2010. Or, dès avant sa publication j'avais été effrayé par la maquette qui m'en avait été proposée. En effet, beaucoup de scans de mauvaise qualité rendaient toutes sortes de documents invalides car « illisibles ». J'avais fait recommencer ce travail réalisé par des amateurs peu au fait des techniques

de numérisation. Hélas, lorsque j'eus l'ouvrage en mains, ce furent alors de graves défauts d'impression qui m'apparurent, rendant certaines de mes démonstrations illustrées peu crédibles.

J'avais eu jusque-là l'espoir que ce livre de synthèse, une fois imprimé, pourrait être ensuite proposé à un éditeur aux USA afin qu'il puisse enfin toucher le plus largement possible le public anglo-saxon assez directement concerné par Adamski. Inutile de dire que mes déconvenues me firent renoncer aussitôt à cette idée.

C'est alors qu'au fil de quelques échanges entre Richard Heiden et moi apparut finalement ce qui, pour moi, était la meilleure solution désormais envisageable : refaire une fois de plus cet ouvrage de A à Z avec l'aide de Richard en tant principalement que traducteur-correcteur et, accessoirement, en qualité de documentaliste. Désireux de faire encore mieux que précédemment, je fis de nouvelles recherches et trouvai de nouveaux éléments pour donner encore plus de poids à mes démonstrations. Après de longs mois d'échanges divers entre Richard et moi, l'ouvrage, mis en page par mes soins, fut enfin prêt sous sa forme électronique. D'emblée, il fut consacré comme majeur par les critiques spécialisés en ces matières

et il conquit un large public anglo-saxon. Il fut même repris sur divers sites où on pouvait aisément le télécharger gratuitement.

Durant les mois qui suivirent, je reçus plusieurs témoignages émouvants de personnes qui me remercièrent de leur avoir ouvert les yeux sur Adamski lequel, selon elles, leur avait trop longtemps fait gaspiller une partie de leur vie du fait qu'elles avaient cru naïvement en sa philosophie de bazar et ses contes à dormir debout.

Mais s'il y a des gens capables d'ouvrir ainsi les yeux et de reconnaître leurs errances pour mieux s'en délivrer, il y a les autres, les autruches et les sectaires, qui préfèrent de loin s'accrocher à leurs idées fausses et mentir si besoin est pour en soutenir le bien-fondé. Fort heureusement, chacun le sait, ces gens sont loin d'être majoritaires dans la population. Et c'est pourquoi bien qu'ils fassent encore beaucoup d'efforts désespérés, les quelques rares propagandistes d'Adamski n'entraînent plus désormais derrière eux que quelques fanatiques ou des rêveurs impénitents.

Une nouvelle version de mon ouvrage, davantage encore fournie en documents accablants, parut quelque temps plus tard. Proposé en

téléchargement gratuit, ce livre électronique désormais incontournable a fait définitivement litière des arguments désespérés des adamskistes qui s'agitent pourtant toujours, démontrant ainsi de mieux en mieux leur fanatisme ou leur malhonnêteté intellectuelle.

Je sais que, de par le monde, d'autres chercheurs accumulent encore de nouvelles preuves contre la véracité des affirmations d'Adamski. Je me réjouis de savoir qu'ainsi, d'une certaine manière, la relève est assurée et que les fanatiques sont dores et déjà condamnés à perdre leur combat. L'Histoire les jugera comme ils méritent de l'être, eux et leurs éditeurs.

INTERNET

Longtemps les revues ufologiques pullulèrent sous des formes très diverses. Certaines étaient publiées à petit budget au moyen de stencils ou de photocopies. D'autres, sortant d'imprimeries professionnelles, touchaient généralement un plus large espace géographique. Toutes contenaient cependant les mêmes rubriques traitant bien entendu d'observations célestes, mais aussi de civilisations grandioses disparues ou de contacts avec des extraterrestres de toutes sortes.

Il en fut ainsi jusqu'à l'avènement d'Internet.

A partir de ce moment-là apparurent des sites ufologiques de plus en plus nombreux et de mieux en mieux conçus pour attirer les naïfs et les curieux. Du même coup, les revues ufologiques perdirent

rapidement leurs lecteurs et disparurent les unes après les autres. Il en subsiste, certes, mais elles sont désormais, pour la plupart, strictement commerciales de par la force des choses.

Cette véritable révolution aurait pu s'arrêter là ; mais c'était sans compter sur l'apparition des réseaux dits sociaux et de *YouTube*.

Progressivement, les forums de discussions ufologiques qui avaient été créés au départ de sites divers furent abandonnés au profit de groupes et de discussions apparus sur *Facebook*. Or, on sait à quelles empoignades peuvent se livrer certains de ceux qui fréquentent les réseaux dits sociaux ! Une chose est ainsi devenue évidente : plus rien de vraiment sérieux ne sortira sans doute de tout cela.

Du côté de *YouTube*, des tas de gens « postèrent » bientôt toutes sortes de vidéos censées prouver leurs affirmations les plus débiles ou les plus délirantes. Bien sûr, des aigrefins profitèrent de ce média pour se payer la tête des naïfs ou faire leur publicité afin d'engranger ensuite pas mal d'argent. L'exploitation de la naïveté est malheureusement devenue un des principaux moteurs de *YouTube*. Chacun peut aisément le constater et le comprendre, il n'est pas aisé de

trouver, là non plus, des informations sérieuses ou même contrôlées.

Si *Facebook* et *YouTube* ont beaucoup contribué à « élargir » le débat ufologique, ils ont surtout permis de démontrer par l'absurde à quel point il est aisé de mentir, de truquer ou de (se) tromper quand il n'est plus question que d'affirmer des choses sans se sentir obligé de les démontrer de manière solide.

Ainsi, d'une certaine façon, en permettant de les propager plus largement, *Facebook* et *YouTube* discréditent toujours davantage l'ufologie et les autres sciences dites parallèles. C'est un paradoxe qui mérite d'être souligné...

ANECDOTES

On ne passe pas un demi siècle à s'occuper d'un sujet et à rencontrer des spécialistes touchant de près celui-ci sans accumuler de précieux souvenirs, d'amusantes anecdotes et quelques regrets.

Mon plus grand regret reste la perte de mon ami Alain Gamard avec qui j'entretins pendant bien des années des échanges épistolaires qui fourmillaient d'informations remarquables. Alain ne cessait de dénicher des merveilles chez les bouquinistes où il passait des heures à fouiller. Il avait mis au point des modes de classification personnels qui lui permettait de mettre de l'ordre dans tout ce qu'il amassait comme documents et cela lui donnait une vision rare, claire et synthétique, du monde complexe de l'ufologie. Un

jour, hélas, profondément choqué par une décision injuste de l'administration pour laquelle il s'était jusque-là dépensé sans compter, il s'avança dans les vagues pour ne pas en ressortir. Sa déception fut si grande qu'il ne prit même pas le temps ou la peine de laisser un mot d'adieu derrière lui...

Plus joyeusement, je me rappelle de cet après-midi à Barcelone où mon épouse et moi rencontrâmes mon déjà vieil ami Manuel Borraz Aymerich. Un moment donné il nous confia être passablement lassé de toujours trouver les mêmes explications concernant des quantités d'observations ufologiques. Il lui semblait ne plus rien apprendre de nouveau et perdre son temps à mesure qu'il multipliait les contre-enquêtes. Sa lassitude était telle qu'il envisageait alors sérieusement de ne plus du tout s'occuper de ces histoires. Heureusement, depuis lors, Manuel a trouvé un nouveau sujet d'études qu'il a pu approfondir avec intérêt : les lumières de Hessdalen. Hessdalen est une vallée située en Norvège et, depuis maintenant pas mal d'années, on y signale de nombreuses lumières « mystérieuses ». Des quantités de chercheurs ou de curieux se sont rendus là-bas pour voir ou enquêter. Avec pour résultat un épaississement progressif du mystère. En apparence du moins ! Car Manuel s'est vite rendu

compte que ces lumières avaient des explications triviales. Si cela s'était arrêté là, il n'aurait pas été davantage enchanté par les observations de Hessdalen que par toutes celles qu'il avait déjà étudiées auparavant. Mais dans ce cas précis ses contre-enquêtes critiques se heurtèrent à un véritable tir de barrage opéré par ceux qui tenaient à ce mystère et qui s'étaient déjà investis profondément en faveur de sa crédibilité. Manuel m'a livré quelques-unes de ses réflexions depuis qu'il s'est intéressé à cette question et je puis dire qu'elles ont une haute portée psychologique et sociologique quant à la naissance, à l'évolution et à la conservation d'un mythe par des esprits fanatisés. Je suis bien certain que le jour où Manuel publiera enfin le résultat complet de ses investigations, cela fera date dans l'histoire de l'ufologie critique...

Je me souviens également de mes rencontres avec celui qui devint très vite un véritable ami : Michel Moutet. Nous ne nous rencontrâmes cependant pour la première fois, comme il me le fit lui-même remarquer, qu'après avoir échangé ensemble des courriers pendant trente ans. Cette première rencontre se déroula dans un café-restaurant proche d'une plage cannoise où le vent soufflait alors en tempête. Dantesque ! Par la suite, nous discutâmes très longuement plus d'une fois du

haut d'une vaste terrasse qui embrassait toute la baie de Cannes ou sous un ciel étoilé dans le jardin d'une villa située à Cassis. Michel a eu un parcours de vie pour le moins hors du commun et il a rencontré une foule de gens originaux. En son genre, c'est une sorte d'encyclopédie vivante d'un certain milieu voué à l'ésotérisme et aux mystères de toutes sortes. Je me souviens en particulier d'une anecdote édifiante qu'il me conta. En tant que spécialiste en paléontographie médiévale, il réalisa jadis un faux document qui, depuis lors, a connu un véritable succès auprès de ceux qui se sont voués à l'énigme prétendue de Rennes-Le-Château. L'anecdote vaut son poids d'or alchimique un peu à la manière d'une autre que me conta Michel Monnerie et qui concernait quant à elle un sceau cent fois reproduit par les spécialistes de l'Ordre du Temple...

Quel précieux ami également que Michel Monnerie ! Je l'ai déjà dit, nous avons passé ensemble de nombreuses soirées à discuter d'ufologie, mais aussi d'autres sujets comme par exemple le fonctionnement de certaines administrations françaises et belges. Je ne suis pas près d'oublier le jour où, sur son lieu de travail, il me laissa tenir en main l'original de la loi qui abolit la peine de mort en France. Un moment magique pour moi compte-tenu de mes convictions

politiques et philosophiques ! Inoubliable fut également la visite de quelques châteaux de la Loire que nous fîmes ensemble lui et moi en compagnie de nos épouses respectives. Avec talent et érudition, Michel nous souffla ce jour-là dans les oreilles quelques vérités qui renversaient complètement les affirmations d'un guide dont les visiteurs buvaient les paroles. Cela m'amusa follement.

Cela mis à part, Michel me parla beaucoup des ufologues qu'il avait fréquentés. Pour ceux qui n'ont pas connu cette époque, il faut savoir que Michel fut un moment donné le point de mire de l'ufologie française, l'homme qu'il fallait aller voir ou consulter à tout prix. Et Michel de me raconter ces défilés d'enquêteurs et de chercheurs à son domicile en terminant parfois ses récits d'un ton amusé par un « c'était un vrai fou celui-là ! » Je n'aurais pas dit mieux.

Je ne citerai pas le nom d'un autre de mes grands amis, du moins pas à cet endroit, car il pourrait être embarrassé que je trahisse cet épisode de sa vie. Cet ami me confia un jour que pour mieux se rendre compte de la puissance de persuasion qu'on peut avoir sur certaines personnes il avait créé une secte dont il s'était auto-proclamé le gourou. Il rassembla ainsi autour de lui une poignée

d’adeptes et leur tint quelque temps des discours ineptes. Edifié quant à la facilité de rouler les gens dans la farine ésotérique, il décida bientôt de révéler le pot aux roses à ses disciples. Bien qu’il tenta de le faire en les ménageant, les choses tournèrent mal. En effet, ils ne voulurent pas le croire, se révoltèrent et lui lancèrent du « mais non, tu es un vrai maître, un grand gourou. » Ainsi coincé au milieu de cette bande d’agités, mon ami choisit la seule solution qui s’imposait : il les planta là...

Cette anecdote explique pourquoi Stephen Darbirshire devenu adulte finit par se murer dans le silence après avoir révélé qu’il avait menti en prétendant dans sa jeunesse avoir photographié une vraie soucoupe volante. Personne ou presque ne voulut le croire et certains inventèrent qu’il avait « évidemment subi des pressions ». La vérité était bien plus simple, mais...

L’anecdote relative à Stephen Darbirshire est bien proche d’une autre qui concerne l’auteur de la célèbre photo de Petit-Rechain qui fit un temps les beaux jours de la SOBEPS. Dans un premier temps, Auguste Meessen ne voulut pas admettre que l’intéressé s’était moqué de lui en lui faisant prendre un bout de polystyrène pour un engin spatial doté d’un mode de propulsion hautement sophistiqué. Le

savant physicien qui n’a jamais compris ce que signifiait l’expression « sociopsychologique » dans la bouche des sceptiques, conclut donc que l’auteur de la photo mentait pour couvrir quelque chose d’extraordinaire. Si je dis que cet honorable physicien qui en imposa si longtemps à la SOBEPS ne comprit jamais le sens que les sceptiques donnaient au mot sociopsychologique, c’est parce qu’il expliqua jadis dans les colonnes d’*Inforespace* qu’un cailloux prétendument tombé du ciel avait été le point de départ d’une expérience sociopsychologique organisée par les extraterrestres et parce que lorsque Godelieve Van Overmeire montra que le langage UMMO était inspiré du Mandarin il lui demanda, selon ce qu’elle m’en a dit, si elle pensait qu’il s’agissait là d’une expérience sociopsychologique des extraterrestres. Mais passons ! L’agitation que l’auteur du cliché de Petit-Rechain provoqua en avouant sa supercherie lui monta quelque peu à la tête et, en l’espace de quelques jours, il se crut investi d’une mission consistant à répandre de grandes vérités au sujet des ovnis. Hélas pour lui, il ne connaissait pas grand chose à la question. « Récupéré » en quelque sorte par un groupement ufologique, il parut avoir créé un site internet dont le contenu se révéla très vite être composé de copies partielles d’autres sites. Cette nouvelle mystification du jeune faussaire ne

dura fort heureusement pour lui qu'un temps assez bref.

Je voudrais dire à présent quelques mots au sujet de Wim Van Utrecht. Lui et moi sommes amis depuis une quarantaine d'années désormais.

Wim est un chercheur hors du commun. La précision et la méticulosité dont il fait preuve dans ses contre-enquêtes et ses travaux en général sont remarquables. Il a jadis conçu entièrement tout un livre imprimé —hélas mal connu et peu diffusé— dans lequel il n'étudia qu'un seul cas ufologique. Wim démontra que le cliché qui illustrait ce cas et qui était considéré jusque-là comme un des plus crédibles du genre, était un faux. Je n'ai jamais hésité à dire que je considère ce livre de mon ami comme un des meilleurs que peut compter une bibliothèque sceptique. C'est un exemple magistral de contre-enquête. Un livre incontournable que quiconque n'aurait pas lu ne mériterait pas de se prétendre expert en ufologie.

Mais Wim a produit bien d'autres chose importantes que ce livre. Depuis quelques années il étudie des quantités de documents écrits ou photographiques et, lentement, les résultats de ses investigations commencent à être diffusés. La

somme de travail ainsi proposée par mon ami est étourdissante et fait mon admiration. J'invite quiconque connaît mal ses travaux à les lire car ce n'est jamais une perte de temps.

Le sérieux de la démarche de Wim me fait songer à quelques astrophysiciens que j'ai eu le privilège de rencontrer. Je me revois par exemple discutant longuement avec le professeur Swing dans son bureau. Un moment donné, il me confia quel homme gentil et profondément disponible pour ses étudiants avait été son ancien professeur Edward U. Condon. Entendre ce scientifique renommé et respecté, proche alors de la retraite, me parler ainsi avec émotion de son ancien professeur qu'en tant qu'étudiant il allait parfois consulter pour lui demander aide et conseils, tranchait formidablement avec les commentaires peu amènes que des ufologues comme Aimé Michel et d'autres osèrent faire peu après la sortie en librairie du fameux « Rapport Condon ». Eux qui n'avaient évidemment jamais fréquenté ce célèbre chercheur en avaient pourtant dressé un méchant portrait parfaitement imaginaire qui reflétait plus que certainement leurs propres frustrations. En écoutant le professeur Swings, je perçus ce jour-là, une fois de plus, les exagérations et les mensonges que peut engendrer le fanatisme.

Cette conversation m'en rappelle d'autres que j'eus avec l'astrophysicien Nicolas Grevesse. Au cours de l'une d'elles, il me raconta les visites de Donald Menzel à l'Institut d'Astrophysique de Liège et insista sur la facilité déconcertante avec laquelle cet homme était capable d'écouter à la fois les communications scientifiques les plus complexes tout en dessinant d'amusants petits martiens vivement colorés. A la fin des différentes communications scientifiques qui avaient été proposées jusque-là, il les résumait alors avec beaucoup de clarté, prenait sa guitare et invitait tout le monde à descendre en ville pour se délasser quelque peu. J'ai vu plusieurs des dessins de Donald Menzel qu'il laissa sur place. Le moins qu'on puisse dire c'est que c'était un homme plein d'humour et doté d'une intelligence remarquable. Que ne peut-on en dire autant de tous les ufologues qui le critiquèrent et le décrivirent comme un personnage borné et inintelligent !

Ma dernière rencontre en date avec Nicolas se déroula au Centre Spatial de Liège qu'il nous fit visiter ma femme et moi. Nous passâmes là quelques heures inoubliables au cours desquelles nous pûmes échanger quelques idées fortes sur la manière dont les chercheurs travaillent aujourd'hui. Ceux qui croient que les chances d'existence d'une

vie extraterrestre croissent avec le nombre de plus en plus important de planètes qu'on découvre autour de certaines étoiles auraient été profondément étonnés et déçus par les éléments de réflexion que Nicolas partagea alors avec nous, tant sur ce sujet en général qu'à propos du fameux système Trappist...

Et puisque je viens de parler de quelques scientifiques de haut vol, j'aimerais dire ici quelques mots de feu Paul Cagniant avec lequel j'entretins longtemps des échanges aussi amicaux que passionnants.

Paul Cagniant fut, dans le domaine de la chimie, ce qu'on appelle en France un « mandarin ». Responsable d'un laboratoire universitaire, il proposa bénévolement les services de ce dernier au GEPAN quand ce dernier vit le jour. Alors qu'il était absent, le GEPAN lui adressa donc les premiers échantillons prélevés à Trans-en-Provence. L'affaire fut en conséquence traitée de façon routinière par un assistant. Rien de bien extraordinaire ne ressortit de l'analyse qui fut alors dûment facturée au GEPAN. On comprendra aisément que cette facture fut très mal accueillie par le GEPAN. Et voilà comment et pourquoi de nouveaux échantillons aboutirent finalement chez le professeur Bounias

avec les résultats que l'on connaît. Paul Cagniant ne découvrit la chose qu'a son retour, mais le mal était fait. On peut donc dire qu'une facture inopportune changea le cours des choses dans l'ufologie française...

Qu'on me pardonne de ne plus rien ajouter au présent chapitre, car si je voulais continuer à parler de mes amis et raconter les rencontres inoubliables que j'eus la chance ou l'honneur de faire, il me faudrait tout simplement écrire un second livre bien plus volumineux que celui-ci...

J'aurais pu également parler de certains personnages que j'ai rencontrés et que j'ai fini par juger médiocres à bien des points de vue ; mais ce serait faire là trop d'honneur à des inutiles ou des profiteurs.

REGARDS EN ARRIERE

Il s'est écoulé aujourd'hui bien plus d'un demi-siècle depuis que, pour la première fois, je me suis intéressé aux « soucoupes volantes ».

Dans les premières années de mes crédules recherches en la matière, les livres ufologiques étaient classés par les bibliothécaires dans la catégorie des « moyens de locomotion ». Ensuite ils rejoignirent plutôt les rayons de l'ésotérisme et des sciences dites parallèles, le terme « soucoupes volantes » ayant été progressivement remplacé par celui d'OVNI après d'autres essais avortés comme par exemple ESPI (Engins Spatiaux de Provenance Inconnue). Aujourd'hui, pourtant, le terme *ovni* est bien loin de ne caractériser que des phénomènes aériens non identifiés. Il est en effet entré dans la langue française courante comme synonyme

d’étrange ou d’inusité. Mesurer l’impact et la signification profonde de cette évolution sémantique me paraît particulièrement nécessaire…

Cela fait déjà un certain nombre d’années que la publicité, les films de cinéma ou les jeux videos plongent très tôt les enfants dans l’univers des extraterrestres et des vaisseaux *aliens*. Au point que cela fait désormais partie de leur culture comme les fables et les contes firent partie de ma culture enfantine. Or, un point commun existe entre ces deux types de culture et il est essentiel : c’est que si les enfants aiment vivre dans un monde magique, ils savent néanmoins parfaitement que ce monde n’est qu’illusoire et fantasmagorique. Du coup, pour le jeune adulte d’aujourd’hui, l’ovni n’est pas davantage pris au sérieux que ne l’étaient les sorcières ou blanche-neige aux yeux des étudiants en mai 1968. Pour le jeune adulte d’aujourd’hui, l’extraterrestre relève en effet de l’univers du jeu video, de *Star Trek* ou de *Star War*, sans plus. En d’autres mots, il appartient au monde strictement ludique et il est en quelque sorte condamné à y rester confiné. Bien sûr, chacun peut toujours espérer que les rêves ou les jeux puissent un jour devenir réalité et que des extraterrestres finiront par débarquer sur notre planète ; mais les jeunes adultes d’aujourd’hui n’y croient guère, même s’ils

ont l’air, parfois, de s’enthousiasmer brièvement pour une video qui passe sur YouTube…

Les ufologues et les ufomanes, d’une manière générale, appartiennent donc désormais au passé, ou plutôt à une espèce en voie de disparition. Certes, ils organisent encore des Congrès, ou, pour dire les choses plus justement, de modestes rencontres et des repas-conférences qui n’ont pas d’autre écho que ceux que leur réserve parfois la presse locale. Ils écrivent beaucoup, tant sur certains sites internet que grâce à quelques rares éditeurs qui vivent du « buzz », de la crédulité humaine ou qui publient de tels bouquins parce que cela correspond peu ou prou à leur propre sphère de croyances éparses. Mais à l’inverse des grands ufologues de jadis, ceux d’aujourd’hui ne proposent plus des théories nouvelles ou d’apparentes recherches solides ; ils se contentent de répéter les mêmes erreurs que leurs prédécesseurs sans trop savoir qu’elles furent dénoncées jadis dans des textes désormais « classiques » qu’ils n’ont bien souvent même pas lus. Ils tournent ainsi en rond en accélérant sans cesse le rythme un peu comme un hamster qui s’épuise à faire tourner de plus en plus vite un tambour mobile tout en restant sur place.

L’ufologie, comme d’autres fausses sciences

avant elle, a aujourd'hui largement dépassé son âge de maturité. Née en 1947, elle vécut une période adolescente dans les années soixante, atteignit la maturité dans les années quatre-vingt puis vieillit rapidement déjà à partir des années quatre-vingt-dix. Comme toutes les croyances un peu folles, elle ne connaîtra cependant probablement jamais la mort. Elle subsistera en effet auprès de quelques esprits qui auront besoin d'elle pour trouver un sens à leur vie, laquelle serait désespérément vide sans cela. C'est quelque chose que me fit comprendre il y a bien longtemps Michel Monnerie, mon aîné, en m'expliquant que certains humains ont besoin de telles béquilles pour tenir debout.

Comme d'autres ex-ufologues, je m'occupe désormais de choses bien différentes des ovnis. Je garde néanmoins un oeil attentif et intéressé sur certains travaux d'érudition et/ou de synthèse que des chercheurs sceptiques méthodiques publient encore sur le sujet. Il y aura sans doute dans ceux-ci de quoi nourrir, un jour, des thèses universitaires traitant plus globalement de l'ufologie et des ufologues sous l'angle de la sociologie et de l'histoire des folles croyances.

TABLE DES MATIERES

PAGE BLANCHE